

Le 7 mars 1274, il y a juste six siècles, saint Thomas d'Aquin, religieux de l'ordre des frères-prêcheurs et maître en théologie de l'université de Paris, expirait au monastère cistercien de Fossa-Nuova, dans le diocèse napolitain de Terracine. Il était né quarante-neuf ans auparavant, à quelques lieues de là, sur cette terre d'Italie qui, longtemps privée de sa présence, lui servit du moins de couche funèbre de même qu'elle avait été son berceau. Les derniers accents de sa

voix furent ici-bas pour la grande famille bénédictine, la première institutrice de son génie au Mont-Cassin. Son corps très-chaste, sa tête puissante et souvent éclairée de la lumière du ciel, vinrent reposer à Toulouse, comme la pierre angulaire de l'université nouvellement fondée en cette ville et comme le plus solide rempart de la foi chrétienne contre l'hérésie albigeoise. Son bras droit fut donné en héritage à la cité de Paris où il avait écrit et enseigné avec tant de force. L'une de ses mains, gage d'amitié fraternelle, demeura d'abord au pouvoir de sa sœur, la comtesse Théodora de San-Severino, pour devenir bientôt l'une des perles les plus précieuses de la ville de Salerne. Naples a conservé sa pauvre cellule, sa chaire de professeur, le crucifix qui un jour lui parla et loua sa doctrine. Anagni vénère l'école où il enseigna la théologie, la salle souterraine qui l'abritait durant les orages et où il peignit une croix célèbre, transportée depuis dans l'église conventuelle. Verceil possède la ceinture virginale qu'il

reçut des anges. Rome et l'Espagne ont eu part, elles aussi, au trésor sacré de ses reliques.

Mais l'angélique docteur laissait au monde de plus grands biens, incomparables richesses de sa pauvreté volontaire. L'Eglise universelle recueillit ses leçons; l'ordre des frères-prêcheurs et toutes les congrégations régulières s'attachèrent à ses exemples; la jeunesse catholique se ceignit les reins du cordon de sa milice; les philosophes apprirent de lui à entendre et à compléter Aristote; les théologiens lui demandèrent le secret des plus difficiles problèmes que la foi propose à la raison; les peintres de la grande école italienne s'inspirèrent de ses pensées et de l'histoire de sa vie; les poètes chrétiens, ou voulurent le chanter, ou s'attristèrent de ne pouvoir chanter comme lui.

Jamais la pensée d'un homme ne devint, à un égal degré, la pensée même du monde. Saint Thomas d'Aquin saisissant, de main de maître, tous les bons éléments de la philosophie grecque, et les pétrissant pour ainsi dire avec les dogmes

catholiques et avec les conceptions sublimes de l'Aréopagite, de Boèce, de saint Augustin, de Pierre Lombard et d'Albert-le-grand, en fit une œuvre de génie, et, pour quatre siècles au moins, la doctrine officielle de toutes les universités¹. C'est par lui surtout que ces nouvelles écoles trouvèrent leur voie particulière, leur propre méthode scolastique, et qu'elles prirent nettement conscience de leur rôle si différent de celui que Dieu avait assigné aux écoles épiscopales et monastiques des âges antérieurs.

A peine les docteurs de Paris apprennent-ils la mort de leur glorieux collègue, qu'ils s'adressent au chapitre général des dominicains alors assemblé à Lyon, réclamant avec instance le corps de frère Thomas d'Aquin et les écrits de

1. « Est enim omnibus manifestum quod in toto mundo inter fideles catholicos in philosophia et theologia in omnibus scholis nihil aliud legitur quam quod de ejus scriptis hauritur; quamvis multi alii magistri ejus stylum scribendi quo potuerunt studio imitantes, quasi ex ejus scriptis clavem habentes scientiæ, ingressi sunt divinatorum secreta cellaria, et multa volumina scripserunt, suum exercitantes studium supra positum dicti doctoris fundamentum. » Ainsi parlait le premier historien de S. Thomas d'Aquin, moins de cinquante ans après sa mort. (*G. de Thoco*, ap. *Boll.*, tom. 1. mart., p. 664.)

philosophie qu'il n'avait pu qu'ébaucher à Paris, spécialement ses traités de *logique*, ses commentaires sur les livres d'Aristote : *du ciel et du monde*, son exposition du *Timée* de Platon, ses travaux enfin sur l'*hydraulique* et la *mécanique*¹. Et ils l'appellent « une étoile du matin que la Providence divine a fait lever sur le monde, une splendeur qui éclaire le siècle, un soleil qui préside au jour et nous inonde de ses rayons, une nature donnée aux hommes pour leur dévoiler les secrets de la nature. »

L'Eglise ne tardera pas à l'exalter davantage encore et d'une voix infiniment plus autorisée. Lorsque le procès de sa canonisation est introduit devant le tribunal infailible du Saint-Siège, le pape Jean XXII répond au postulateur de la cause : « Nous croyons qu'en vérité frère Thomas jouit déjà de la gloire du ciel, car sa vie a été

1. « De aquarum conductibus et ingeniis erigendis. » Le P. Touron, dans sa *Vie de S. Thomas d'Aquin*, (Paris, in-4°, 1737, p. 311.) a pensé que le second des deux traités ici indiqués avait pour but « la manière d'élever les esprits; » c'est de la construction des *engins* qu'il s'agit tout simplement.

sainte, et sa science ne pouvait être que miraculeuse. » Et trois jours après, s'adressant aux cardinaux réunis en consistoire : « Mes frères, dit cet illustre pontife, nous estimons que ce sera une grande gloire pour nous et pour l'Eglise si nous pouvons trouver quelques miracles opérés par ce docteur et ainsi l'inscrire au catalogue des saints, car à lui seul il a donné plus de lumières à l'Eglise que tous les autres docteurs, et l'on profite plus en une année seulement dans ses livres que pendant une vie tout entière dans les écrits des autres. » Jean XXII disait encore : « Il a fait autant de miracles qu'il a composé d'articles ; » parole fameuse que le cardinal Casanate devait rappeler plus tard, en faisant graver cette sentence dans la bibliothèque de la Minerve à Rome : « En vain liriez-vous tous les auteurs, si vous ne lisez Thomas d'Aquin ; et si vous le lisez seul, c'est assez, il vous suffit. »

Urbain V déclare que « ce très-saint docteur a revêtu d'un style très-agréable les plus magnifiques pensées ; » il veut donc que son corps soit

déposé en un lieu aussi beau et aussi élégant que possible, et c'est pourquoi il choisit la vaste et splendide église des dominicains de Toulouse, dans une contrée, ajoute-t-il, « égale aux plus religieuses par sa piété. » Deux de ses bulles, datées de la sixième année de son pontificat, proclament saint Thomas « un docteur excellent dont les enseignements éloquents, toujours lucides et salutaires, toujours fécondés par la grâce céleste, fidèles échos des leçons de saint Augustin, ont rempli de clarté l'université de Paris et l'Eglise entière, expliqué bien des énigmes de l'Ecriture-Sainte, résolu bien des doutes, délié une foule de nœuds inextricables et dissipé quantité de nuages et de ténèbres. »

Clément VIII, dans un bref à la ville de Naples, vante « l'ordre et la netteté de ses écrits si nombreux, si variés, et néanmoins exempts d'erreurs. » Paul V l'appelle « un très-splendide athlète de la foi catholique, » et sa doctrine, « un bouclier par lequel l'Eglise militante repousse heureusement tous les traits des hérésies. »

tiques. » Saint Pie V lui donne enfin le titre liturgique de Docteur, et dans les saints mystères, jusqu'à la fin du monde, on implorera la grâce de comprendre son enseignement et d'imiter ses vertus.

Les conciles, celui de Trente surtout, ont environné d'honneur sa mémoire et ses livres ; même, ils lui ont emprunté plus d'une fois, pour leurs définitions souveraines, ces expressions énergiques, ces lumineuses formules, ces expositions profondes où il a particulièrement excellé¹.

Ce n'est pas que de puissants esprits, mais bien plus souvent de médiocres adversaires, n'aient essayé de le combattre. Sa mort est encore toute récente, et déjà quelques professeurs de Paris se soulèvent contre sa doctrine ; mais ils ne font que lui ménager un éclatant

1. La démonstration de l'excellence des livres que nous a laissés S. Thomas est très-bien et complètement fournie par le P. Tournon (*op. cit.*, p. 593-670,) et par le P. Goudin, (*Philosophia juxta inconcussa tutissimaque divi Thomæ dogmata*, dissert. I, vol. 1; en français, trad. du P. Bourard, 4 vol. in-8°, Paris, Poussielgue.)

triomphe. Albert-le-grand, son ancien maître, entend parler des attaques téméraires dont frère Thomas d'Aquin est l'objet, et aussitôt il déclare qu'il ira le défendre à Paris même. Les amis du vieillard veulent le retenir ; depuis longtemps ils craignent que sa mémoire et son intelligence ne s'affaiblissent ; ils ne voudraient point qu'il allât exposer sa grande réputation de docteur et sa dignité d'évêque de Ratisbonne en des luttes qui ne sont plus de son âge ; ils le voient verser des larmes amères chaque fois que l'on prononce devant lui le nom de son élève, et ils craignent que sa vive et peut-être sénile affection ne nuise à l'énergie de son argumentation ; d'ailleurs la route est si longue, si difficile, de Cologne à Paris. Il n'importe ; le bienheureux Albert fait le voyage par amour de celui qu'il nommait « la fleur et l'honneur du monde. » A son arrivée, il convoque toute l'université au couvent de Saint-Jacques, monte en chaire et commence ainsi : « Quelle louange serait-ce pour un vivant d'être loué par des morts ? » car,

pour lui, saint Thomas était véritablement vivant et ses ennemis n'étaient que des morts ; puis il célébra sa gloire d'une manière très-ardente et très-noble, se déclarant prêt à défendre tous ses doctes et saints écrits, et à les justifier aux yeux des vrais savants. Et après avoir beaucoup parlé et cité bien des preuves en faveur de son élève, il revint à Cologne. Il s'y fit lire de nouveau et par ordre toutes les œuvres de frère Thomas d'Aquin. Dans une réunion générale de professeurs et d'étudiants, il prononça une dernière fois son éloge, et conclut en affirmant que cet admirable docteur avait, par ses écrits, dépassé et pour ainsi dire condamné à l'inutilité tous les travaux qu'on entreprendrait à l'avenir, et que jusqu'à la fin du monde on essaierait vainement d'élargir ou de continuer le sillon qu'il avait tracé. Quoi de plus touchant que cette tendresse d'Albert-le-grand pour Thomas d'Aquin ? Quoi de plus décisif pour légitimer l'admiration que les siècles ont vouée au docteur angélique ?

La subtilité prodigieuse de Scot et ses objec-

tions habiles, l'audace d'Occam et de Ramus, les injures haineuses du protestantisme, ne font que donner plus d'importance et d'éclat à l'enseignement de saint Thomas ; ses disciples redoublent de zèle pour sa doctrine, d'amour pour sa mémoire¹. Il remplit de son nom le seizième siècle et le dix-septième tout entiers ; les fameuses controverses sur la grâce, la prédestination et le libre-arbitre, sur la contrition, le quiétisme et les états d'oraison, ne sont très-souvent que des discussions d'exégèse sur le texte de sa *Somme théologique* ou de ses *Commentaires*.

Les plus habiles maîtres, à Rome, à Paris, à Salamanque, à Mexico, ne font guère que lire et expliquer ses œuvres. Il leur épargne de longues recherches où les meilleurs esprits auraient con-

1. « Plura scripta magnorum et doctorum per mortem eorum inveniuntur impugnata et lacerata ; sed scripta ipsius fratris Thomæ, licet post ejus mortem a multis et magnis impugnata fuerint et reprehensionum morsibus attentata, tamen nunquam decrevit ejus auctoritas sed semper invaluit, et fuit diffusa ubique terrarum cum cultu et reverentia, et sicut idem testis audivit a multis et multis, etiam ad barbaras nationes. » C'est le témoignage de Barthélemi de Capoue, logothète et protonotaire du royaume de Sicile, dans le procès de canonisation de S. Thomas, 4 août 1319. (*Boll.*, tom. cit., p. 714.)

sumé leur temps et leurs forces; du premier coup, il les élève sur les cimes de la science sacrée, et comme l'aigle fait de ses aiglons, il les porte d'un premier essor au foyer même de la lumière. Ce que lui doivent Cajetan, Soto, Gotti, Suarez, de Lugo, tous les théologiens, tous les philosophes de l'Ecole, est à vrai dire incalculable; et quant à l'explication scientifique des dogmes, autant qu'elle est possible en la vie présente, quant à la déduction féconde et rigoureuse des vérités rationnelles, quant à l'alliance du *savoir* et du *croire*, on peut affirmer qu'à lui seul il a plus légué à ses successeurs qu'il n'avait reçu de tous ses devanciers.

Dès avant la fin du xiii^e siècle, le docteur Jacques de Viterbe, archevêque de Naples, disait souvent à ses familiers qu'il croyait, de par la foi et le Saint-Esprit, que le divin Sauveur avait successivement envoyé trois docteurs de vérité pour éclairer le monde et l'Eglise universelle : premièrement l'apôtre Paul, ensuite saint Augustin, et dans les derniers temps frère Thomas

d'Aquin; et il ne pensait pas qu'on pût en espérer d'autres, aussi lumineux que ceux-là, jusqu'à la consommation des siècles. Il racontait encore que frère Gilles de Rome, maître en théologie de l'ordre augustinien, lui avait dit fréquemment dans leurs intimes conversations à Paris : « Frère Jacques, si les frères-prêcheurs avaient voulu, ils auraient été seuls savants et intelligents, et nous, de vrais idiots; ils n'avaient, pour cela, qu'à refuser de nous communiquer les écrits de frère Thomas. » Et l'archevêque de Naples ajoutait : « Dans les livres de ce docteur on trouve toujours la vérité, toujours la clarté, toujours l'illumination de l'âme, toujours l'ordre des pensées et un enseignement qui vous fait rapidement parvenir à une pleine intelligence des choses. Après en avoir goûté la douceur, je n'ai plus voulu voir d'autres ouvrages que les manuscrits et les livres de frère Thomas. Sa science n'était pas le produit de l'esprit de l'homme, mais une connaissance surnaturelle dérivée des lumières de l'Esprit-Saint. » Et

quand le même Jacques de Viterbe vint pour la première fois à Naples et qu'il visita le couvent des dominicains, il se fit conduire à la cellule du docteur angélique et demanda l'endroit où était placée sa table de travail; et aussitôt, fléchissant les genoux, il dit en présence d'un grand nombre de frères : « Je suis venu adorer dans le lieu même où ont posé ses pieds. »

Cette estime, cette dévotion, ces louanges, ont été celles de l'Europe pendant de longs siècles, et l'on peut dire que dans le monde chrétien toutes les âmes se nourrissaient des doctrines de saint Thomas, comme les convives à la table d'un festin royal.

Mais la manne tombée des cieux n'a-t-elle pas déplu aux hommes? Ne nous laissons-nous pas, tant notre misère est grande, de nos meilleures richesses? La renaissance du paganisme dans les arts, les lettres et la philosophie, donnant la main à la révolte du protestantisme et répondant à cette passion de changement qui sans cesse tourmente les peuples, diminua d'abord la

confiance des esprits en l'autorité du docteur angélique; nuisit, par des idées et par des définitions nouvelles, à la bonne intelligence de ses livres; fit douter de son mérite et secouer enfin son joug qui n'était pourtant qu'un puissant moyen de progrès. Son œuvre fut comme reprise à rebours. Il avait imprimé aux philosophes anciens le caractère de la foi chrétienne; on les fit apostasier. Il les avait revêtus du manteau de la vérité et cicatrisé leurs plaies souvent honteuses; on les dépouilla de leur gloire, et l'on rouvrit, on creusa même davantage leurs blessures. Et la conscience catholique ne pouvant se résoudre, quoi que l'on tentât pour la séduire, à accepter de tels maîtres et de tels guides, toute la sagesse antique disparut soudain et le champ resta libre aux plus hardis novateurs. Mais ni la hardiesse, ni la nouveauté ne sont la science. La philosophie et la théologie qui n'avaient cessé de croître depuis seize cents ans subirent tous les désastres d'une rapide décadence. Les nouvelles doctrines, impuissantes à nourrir des

âmes accoutumées à un aliment bien autrement solide, n'ont pas su empêcher et ne sauront point réparer ces ruines morales, profondes et immenses, que nous sommes contraints aujourd'hui de déplorer par-dessus tant de ruines matérielles, si déplorables cependant.

L'humanité ne vit pas seulement de pain; il lui faut autre chose que l'industrie, l'agriculture, le commerce et la guerre; elle a besoin de théologiens et de philosophes, et elle n'en trouvera d'assez éclairés que dans l'Ecole dont saint Thomas d'Aquin fut le plus glorieux maître. Voilà ce que les erreurs modernes, l'affaiblissement des intelligences, la bassesse et l'égoïsme des âmes, ont mieux démontré peut-être que n'avaient pu le faire toutes les splendeurs du passé. La preuve est désormais complète; notre regard attristé en lit les dernières pages. Mais aussi nous voyons qu'elle a déjà commencé de porter ses fruits en de courageux esprits. Les traditions se réveillent; le feu sacré dont le Saint-Siège, l'église d'Espagne, l'ordre de saint

Dominique, la Compagnie de Jésus, avaient gardé la précieuse étincelle au milieu des tempêtes, nous rend sa lumière et sa chaleur; les doctrines scolastiques ont retrouvé des maîtres et des élèves; les œuvres du docteur angélique reprennent dans toute l'Eglise leur empire d'autrefois; et nous ne craignons pas de dire hautement que l'avenir des sciences métaphysiques et morales est désormais sans espoir ou qu'il appartiendra bientôt aux disciples de Thomas d'Aquin.

On a célébré, en ces derniers temps, les anniversaires séculaires de quelques morts illustres; mais après celui des apôtres Pierre et Paul, aucun n'est plus légitime et plus nécessaire que celui de saint Thomas. Qu'importe à la foule la mémoire d'un astronome, d'un politique ou d'un physicien? Mais le sixième centenaire du 7 mars

1274 intéresse le peuple chrétien tout entier ; non-seulement les docteurs, les savants, les religieux, mais les plus humbles et les plus petites âmes. C'est un triomphe de vertu et de sainteté non moins que de haute science ; c'est un mémorial de pureté virginale, de pauvreté volontaire, de travail infatigable, autant que de lumière angélique ; personne parmi nous, si étranger qu'il soit aux disputes des écoles, n'est incapable de comprendre les enseignements de cette vie et de cette mort que nous fêtons aujourd'hui pour la six-centième fois. Un témoin disait, dans le procès de canonisation du docteur angélique : « Chacun, suivant la petite mesure de son intelligence et de sa capacité, peut facilement tirer du fruit des écrits de ce saint ; aussi les laïques eux-mêmes et les gens de peu de science désirent et recherchent ses livres¹. »

1. « Quilibet secundum modulum suæ cogitationis seu capacitatis potest facile capere fructum ex scriptis ejusdem ; et propterea etiam laïci et parum intelligentes quærunt et appetunt ipsa scripta habere. » Ainsi dépose le logothète B. de Capoue. (*Boll.*, tom. cit., p. 714.)

Combien plus accessibles et plus instructifs encore sont les exemples de sa vertu !

Si nous exaltons l'une des gloires les plus brillantes de l'Eglise, si nous unissons la reconnaissance à l'admiration et l'amour à la louange, n'oublions pas cependant de donner à cet anniversaire solennel un caractère de regret et aussi d'espérance. Pourquoi l'Europe a-t-elle un jour brisé avec les traditions chrétiennes du moyen-âge, et cherché, dans des voies nouvelles et désastreuses, le progrès qu'elle eût obtenu, plus lentement peut-être, mais plus complètement et plus heureusement, dans le premier chemin où la grâce divine l'avait engagée ? Fidèles à votre enseignement, ô maître angélique, quelle ne serait pas aujourd'hui la perfection de notre société, quel ne serait pas le bonheur de cette France que vous avez aimée comme une seconde patrie ? Mais, je le sais, la lumière que Dieu a placée, le 7 mars 1274, au firmament de son Eglise, peut encore dissiper nos ténèbres et faire reflourir notre désert. Si le centenaire

d'aujourd'hui n'est pas sans tristesse quand on le compare à ceux qui l'ont précédé, il semble néanmoins nous dire qu'il est plutôt une aurore que le crépuscule du soir, et que, dans cent ans, nos descendants nous féliciteront de n'avoir pas désespéré du ciel, ni de nous-mêmes.

Et cependant l'université catholique de Paris n'est plus là pour célébrer le plus sublime de ses docteurs; le couvent où il enseigna, la chapelle royale où son bras reposait, se sont effondrés dans nos malheurs. Toulouse n'a plus cette grande école que le pape Urbain V voulait perpétuer dans la solide et ferme doctrine de Thomas d'Aquin¹; Toulouse n'a plus cette magnifique église ni cet autel admirable où elle avait donné au docteur angélique l'hospitalité demandée pour lui par le Vicaire même de Jésus-Christ. Rome et sa campagne, Naples et Salerne,

1. « Ibi est universitas nova in theologia quam volo fundari in doctrina solida et firma illius sancti, ut ibi universitas clericorum, quæ singulis septimanis consuevit convenire in ecclesia vestra Prædicatorum, ipsam sequatur de præsentis meo mandato. » (*Boll.*, tom. cit., p. 730.)

Aquin et Verceil, l'Italie entière, sont dans le deuil. Le couvent de la Minerve ne verra point les cardinaux de la congrégation des études ecclésiastiques se réunir dans ses murs pour entendre le panégyrique de l'Ange de l'Ecole. Près de là, le Collège Romain, si pieusement attaché à son enseignement, n'est plus désormais qu'une ruine en des mains étrangères; on y célébrera peut-être Pétrarque, mais on n'y applaudira point aux stances admirables par lesquelles Dante Alighieri a chanté Thomas d'Aquin et Bonaventure¹. L'église d'Espagne, si habile à commenter la *Somme théologique*, si ardente à l'étudier, ne saurait plus la lire qu'à travers ses larmes. La Rome du Nord, où Albert-le-grand forma ce disciple qui devait le dépasser en science comme en sainteté, Cologne gémit de se voir divisée par le schisme.

Tant de douleurs ne nous feront cependant

1. On sait que trois fêtes centenaires se rencontrent en cette année 1874 : S. Thomas mourut le 7 mars 1274; S. Bonaventure, quelques mois après, le 14 juillet 1274; et Pétrarque, le 18 juillet 1374.

point oublier ce que la justice et l'espérance nous imposent; garder le silence en cette fête séculaire, ce serait nous manquer à nous-mêmes plus encore qu'à notre docteur.

Voici donc, ô mon angélique maître, quelques accents pour l'hymne qui vous est dû, quelques fleurs pour votre couronne, quelques grains de sable pour votre arc-de-triomphe. Puissent ces pages exhaler le parfum d'antiquité simple et naïve que j'ai tant aimé à respirer dans les premiers récits de votre vie! Car, c'est vous-même que j'ai voulu contempler et non les modernes et pâles images que l'on a faites de vous. Souvent vos commentateurs m'ont paru voiler votre lumière, affaiblir votre parole; souvent aussi vos historiens m'ont plutôt dérobé que révélé votre physionomie.

A mesure que je me suis rapproché de vous,

j'ai goûté davantage la douceur de votre voix, j'ai davantage admiré la beauté de votre figure :
Vox tua dulcis et facies tua decora!

Verdun, 7 mars 1874.

1. Les *actes* du Saint-Siège, principalement le procès et la bulle de canonisation de S. Thomas d'Aquin, les monuments liturgiques de son culte, ses plus anciens historiens, nous ont servi pour cette courte étude biographique. Ces documents sont réunis pour la plupart dans la collection des Bollandistes, (tome 1^{er} de mars,) dans la Bibliothèque de l'ordre des frères-prêcheurs par Quétif et Echard, dans la Vie de S. Thomas par le P. Tournon. Nous avons suivi de préférence les dépositions des témoins dans le procès de canonisation et la Vie écrite par l'un d'eux, Guillaume de Tocco. Quoi qu'en dise Ad. Baillet, (*Vie des Saints*, tom. 3, p. v, édit. de 1739,) il est difficile de trouver des monuments plus graves, plus certains, plus voisins des évènements.